

Serge Gauthier. *Charlevoix ou La création d'une région folklorique. Étude du discours de folkloristes québécois (1916-1980)*. Québec, Presses de l'Université Laval, 2006. 208 p.

Jocelyne Mathieu

Volume 9, numéro 1, automne 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1022827ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1022827ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (imprimé)

1927-9299 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mathieu, J. (2008). Compte rendu de [Serge Gauthier. *Charlevoix ou La création d'une région folklorique. Étude du discours de folkloristes québécois (1916-1980)*. Québec, Presses de l'Université Laval, 2006. 208 p.] *Mens*, 9(1), 148–152.
<https://doi.org/10.7202/1022827ar>

genre de procédé analytique ne permet pas à l'auteur de faire toutes les nuances qui s'imposeraient dans l'analyse du discours de l'Action nationale. Ces éléments de critique ne menacent cependant aucunement la valeur de son ouvrage, qui représente une contribution importante à l'histoire des idées au Québec.

Michel Bock
Département d'histoire
Université d'Ottawa

Serge Gauthier. *Charlevoix ou La création d'une région folklorique. Étude du discours de folkloristes québécois (1916-1980)*. Québec, Presses de l'Université Laval, 2006. 208 p.

Dans cet ouvrage, Serge Gauthier mène avec acuité une réflexion sur la pratique des premiers folkloristes québécois : Marius Barbeau, Luc Lacourcière, Félix-Antoine Savard. Peu de chercheurs ont posé un tel regard critique sur les premières enquêtes menées en régions, notamment dans Charlevoix.

Serge Gauthier connaît bien cette région qu'il a étudiée assidûment et de laquelle il est l'un des spécialistes reconnus. En plus d'être son lieu d'origine, Charlevoix est aussi son terrain de pratique professionnelle et le pays pour lequel il ressent de façon évidente un profond attachement. Cette position lui permet de développer une analyse critique de l'intérieur, posant un regard sur le travail réalisé par ses prédécesseurs de l'extérieur.

L'ouvrage se divise en cinq chapitres. L'auteur livre d'abord des considérations générales sur la pratique du

folkloriste au Québec pour en arriver plus précisément à l'expérience de trois pionniers des études universitaires en ce domaine. Il trace ensuite l'histoire de Charlevoix pour préparer le lecteur à la présentation du Charlevoix folklorique. Le cinquième et dernier chapitre est consacré au processus de folklorisation de cette région.

Le chercheur remet en cause le concept de région et la lecture qu'en ont faite, de diverses façons, plusieurs observateurs. Il constate que cette notion ne fait pas l'unanimité, qu'elle est encore soumise à de périodiques questionnements et il en discute le sens, la dynamique et la perception. La réflexion sur le concept de région amène à revoir celui d'identité au regard d'une réalité du dedans et non plus seulement comme une appartenance territoriale marquée par des caractéristiques déterminées par des observateurs externes, désireux de cerner un genre de vie campé dans son état premier, originel, « sauvage » selon l'expression de l'auteur. Les références à d'autres études et aux courants scientifiques de l'époque des enquêtes évoquées permettent de mettre en contexte le travail d'intellectuels qui endossaient les usages et les idéologies du temps.

La question soulevée concernant les effets sur le milieu est fort pertinente et exprime un souci récent. À l'époque de Barbeau, Lacourcière et Savard, l'intention était, à l'instar d'autres universitaires notamment européens, de constituer des référents culturels grâce à des enquêtes sur le terrain. La question des effets sur le milieu ne se posait pas, pensant saisir – et fixer – une tranche de culture localisée à un moment donné, de façon à « révéler » la culture du pays. Tout en reconnaissant que le contexte de pratique était différent de celui d'aujourd'hui, l'auteur est un peu sévère en parlant de la « façon dite scientifique » (p. 60) des protagonistes ; il pose alors un regard très contemporain, sur une pratique qui a évo-

lué au fil des ans et du développement des méthodes universitaires. L'auteur semble avoir pris en compte de façon générale le contexte différent, mais en même temps l'a quelque peu oublié lorsqu'il se concentre sur les chercheurs qu'il étudie. Cette vision actuelle, il l'entretient dans le deuxième chapitre lorsqu'il affirme « que Savard et Lacourcière ne parviennent qu'à accumuler des données descriptives » (p. 70). Tout en étant exact, le ton diminutif choisi par l'auteur rend-il justice aux études qui étaient alors effectuées de la même manière par d'autres ailleurs ? Le paradigme soulevé à propos de la trajectoire de chacun est fort intéressant, entre autres en soulignant que « Savard et Lacourcière permettent en quelque sorte au laïc anglophile Barbeau de faire valoir son approche en milieu francophone » (p. 80).

Le chapitre trois sur l'histoire de Charlevoix expose l'érudition de l'auteur sur sa région. Il conclut en développant l'idée d'une région-réserve exprimant ainsi son désaccord sur la perception d'un territoire fermé et d'une population considérée à ses yeux comme arriérée. Le Charlevoix folklorique compte des artistes, des artisans, mais ce que retient surtout l'auteur est que les recherches sur lesquelles il fait un retour dénotent une construction à partir de lieux d'enquêtes précis, ce qui fait dire à l'auteur que les premiers chercheurs ont négligé une grande partie du territoire et se sont concentrés, sans raison apparente, sur quelques îlots de peuplement. Peut-être était-ce une question de réseau de contacts comme c'est souvent le cas sur le terrain, mais l'auteur n'émet pas cette hypothèse, convaincu plutôt de l'intention des enquêteurs d'orienter leurs recherches sur des communautés particulièrement isolées. Cette question pourrait être creusée, mais en saurons-nous un jour la véritable raison qui prend en compte le contexte de la recherche et les impondérables de toute enquête de terrain ?

Par cette étude, Serge Gauthier voulait ouvrir un dialogue (p. 3) et exprimer une parole de liberté « pour la suite du monde » (p. 4). Il a tenté de saisir un pan des pratiques des Barbeau, Lacourcière, Savard, à une étape de l'évolution des études folkloriques. On n'entend pas toujours ce que l'on voudrait entendre, ni ce que l'on souhaite promouvoir. Serge Gauthier voudrait faire valoir un Charlevoix moderne, de son temps, plutôt qu'un Charlevoix « folklorisé », c'est-à-dire figé dans une image du « Temps d'une paix ». Cette émission de télévision avait pourtant montré le passage graduel vers la modernité. Il ne faut pas oublier non plus que le Festival de Baie Saint-Paul duquel l'auteur retient exclusivement la diffusion de l'artisanat – ce qui en soi n'est pas nécessairement négatif – a permis l'expression d'une grande créativité et s'est avéré un stimulateur et un annonciateur du Cirque du Soleil reconnu aujourd'hui internationalement (p. 175).

L'écriture de Serge Gauthier est fluide et son livre se lit agréablement. L'auteur a analysé l'expérience des premiers folkloristes sous un angle bien personnel qui invite à continuer de s'interroger sur les pratiques de terrain et leurs effets dans les communautés interrogées. Bien sûr, la pratique des trois intellectuels retenus porte des relents de romantisme du XIX^e siècle, mais ce n'était pas exceptionnel alors compte tenu du contexte et des pratiques de la communauté scientifique internationale de l'époque. Le recours au récit de vie que souhaite l'auteur (p. 194) est postérieur à la pratique des Barbeau, Lacourcière, Savard. Il est bien possible qu'ils y auraient eu recours s'ils s'étaient inscrits dans un courant plus récent.

L'étude de Serge Gauthier a le mérite de proposer un autre angle d'approche des études folkloriques, de poser des questions courageuses, très peu soulevées auparavant, et de faire un retour critique tout à fait justifié sur une période-jalon de la démarche scientifique en ethnologie. Il est parfois

difficile d'être entièrement d'accord avec lui à cause du désenchantement qui transpire dans sa lecture. Mais sa contribution s'inscrit « pour la suite du monde » (p. 4) et de la recherche, en rappel du titre d'un film culte du cinéaste bien connu Pierre Perrault.

*Joelyne Mathieu
Département d'histoire
Université Laval*

**Claude Verreault, Louis Mercier et Thomas Lavoie,
dir. 1902-2002 – La Société du parler français au
Canada cent ans après sa fondation : mise en valeur
d'un patrimoine culturel. Québec, Presses de
l'Université Laval, 2006. 242 p.**

La Société du parler français au Canada mit fin à six décennies d'activités en 1962. Qui s'en souvient aujourd'hui, hors d'un cercle restreint de lexicographes et d'experts en aménagement linguistique ? C'est pour remédier à cet oubli, qui ne manque pas de surprendre dans un milieu où le statut et la qualité de la langue constituent un souci existentiel, que le Laboratoire de lexicologie et lexicographie québécoises, formé de chercheurs de l'Université Laval, de l'Université de Sherbrooke et de l'Université du Québec à Chicoutimi, a tenu, en 2002, un colloque au Musée de la civilisation, à Québec, dont les actes ont été publiés quatre ans plus tard.

Comment définir cette institution qui paraîtra hybride aux contemporains que nous sommes, habitués à une compartimentation entre organismes gouvernementaux de réglementation et de surveillance, instituts universitaires de recherche désintéressée, tant en linguistique qu'en littérature,